

**Amann, Elizabeth, et al.** *La mitificación del pasado español. Reescrituras de figuras y leyendas en la literatura del siglo XIX*. Edición a cargo de Elizabeth Amann, Fernando Durán López, María José González Dávila, Alberto Romero Ferrer, Nettah Yoeli-Rimmer. Madrid : Iberoamericana ; Vervuert : Frankfurt, 2018 (=« Cuestión palpitante. Siglos XVIII y XIX en España » 30). 213 pp.

Compte rendu par : **Justine Pédeflous** (Professeure agrégée, Noisy-le-Grand),  
e-mail : mpedeflous@club-internet.fr

<https://doi.org/10.1515/kl-2019-0031>

Selon Patrick Cabanel, « la question nationale est la principale clé de lecture de l'histoire géopolitique européenne au XIX<sup>e</sup> siècle ».<sup>1</sup> L'Espagne ne fait pas exception car, suite à l'invasion napoléonienne et à la Guerre d'Indépendance de 1808 qui s'en est suivie, le pays a entamé un processus de construction nationale, fondé, comme très souvent, sur un rejet de tout ce qui vient de l'étranger. Or, cette construction n'a pas concerné uniquement le domaine politique mais a également imprégné la culture, en particulier la littérature. Dans le cas de l'Espagne, comme d'autres pays comme le Portugal ou l'Italie, le clivage s'est opéré, suivant la théorie du climat, entre pays du Nord et pays du Sud, les premiers étant associés au fantastique et à la métaphysique, les seconds au réalisme et à la description concrète des choses.

Cet entrelacement entre le fait littéraire et la question nationale a été assez récemment étudié en tant que tel dans le monde hispanique. En 2008, le grand spécialiste du XIX<sup>e</sup> siècle, Leonardo Romero Tobar, éditait un ouvrage de référence sur ce sujet, intitulé *Literatura y nación. La emergencia de las literaturas nacionales*.<sup>2</sup> Dans l'introduction à ce recueil d'études, le critique définissait alors le processus de construction de l'identité nationale en le reliant à la langue, à la littérature et aux mythes. En 2006, Marta Manrique Gómez et Jesús Pérez-Magallón avaient déjà étudié le lien entre une figure littéraire, Calderón de la Barca, élevée au rang de mythe par le philologue Menéndez Pelayo, et l'identité nationale.<sup>3</sup> En 2011, dans un ouvrage publié chez Iberoamericana, Marta Manrique Gómez a développé cette idée en analysant les multiples récupérations, parfois

<sup>1</sup> Cabanel, Patrick, *La question nationale au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris : Editions La Découverte, 2015.

<sup>2</sup> Romero Tobar, Leonardo (éd.), *Literatura y nación. La emergencia de las literaturas nacionales*, Saragosse : Prensas Universitarias de Zaragoza, 2008.

<sup>3</sup> Manrique Gómez, Marta, et Pérez-Magallón, Jesús, « Menéndez Pelayo y la apropiación conservadora de Calderón como icono de la identidad nacional », *Boletín de la Biblioteca de Menéndez Pelayo*, 82, 2006, pp. 429–452.

contradictaires, de la figure de Calderón tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle.<sup>4</sup> En 2017, la même maison d'édition, Iberoamericana, a publié un ouvrage sur la construction d'un projet nationaliste autour de deux figures féminines, Agustina de Aragón et Jeanne la Folle, entre 1808, date fondatrice pour cette question, et 2016.<sup>5</sup> L'ouvrage que nous recensons, *La mitificación del pasado español*, toujours édité par Iberoamericana, s'inscrit parfaitement dans cette ligne de recherche. Cette publication est la version finale d'un séminaire ayant eu lieu à l'Université de Gand les 20 et 21 mai 2016 et intitulé « Reescrituras de leyendas y mitos históricos españoles en la literatura del siglo XIX ». Ce séminaire a bénéficié des fonds de deux projets de recherche, l'un de l'Université de Gand, l'autre de l'Université de Cadix, ce qui explique que trois des contributeurs appartiennent à la première université et trois autres à la seconde. La diversité d'origine des auteurs est notable car, outre Gand et Cadix, certains viennent de Louvain, de Liège, d'Estrémadure, de Madrid, de Paris, de Fribourg ou encore de Moscou, ce qui annonce une richesse certaine dans les points de vue et méthodologies adoptés.

L'ouvrage de 213 pages est composé d'une introduction rédigée par les trois universitaires de Gand, de douze contributions, d'un épilogue proposé par Fernando Durán López et Alberto Romero Ferrer, de Cadix, et enfin de notices bibliographiques sur les auteurs. Dans leur introduction, María José González Dávila, Nettah Yoeli-Rimmer et Elizabeth Amann posent les premiers jalons dans l'étude du processus de « récupération et mythification de la tradition espagnole au XIX<sup>e</sup> siècle ». Après un rappel chronologique des principales étapes de ce processus, ils évoquent le rôle essentiel des écrivains étrangers, comme Herder, Byron, Victor Hugo ou Washington Irving, dans la récupération du passé espagnol, ce qui sera largement développé dans certains articles de l'ouvrage. Ensuite, ils s'attachent à justifier le choix du terme « mythification », présent dans le titre du livre. En effet, ils anticipent une éventuelle critique d'anachronisme que l'on pourrait leur faire puisqu'ils rappellent que, au XIX<sup>e</sup> siècle, le terme de « mythe » n'avait pas le même sens qu'aujourd'hui et se référait uniquement aux croyances antiques, païennes. S'inspirant des travaux de Roland Barthes, les contributeurs de cet ouvrage entendent analyser non pas les mythes en eux-mêmes mais les processus de mythification, à savoir « cómo los escritores, artistas e intelectuales de la época otorgan un significado histórico específico a las figuras y a los relatos del pasado nacional [...] [y] [c]ómo usan los escritores decimonónicos estas

---

4 Manrique Gómez, Marta, *La recepción de Calderón en el siglo XIX*, Madrid : Iberoamericana ; Frankfurt : Vervuert, 2011.

5 Soliño, María Elena, *Agustina de Aragón y Juana la Loca como construcciones del proyecto nacionalista español (1808–2016)*, Madrid : Iberoamericana ; Frankfurt : Vervuert, 2017.

narraciones para examinar cuestiones contemporáneas » (p. 10).<sup>6</sup> Les variations de sens donné à un même « mythe » en fonction de l'époque ou des écrivains qui le mettent en scène, ainsi que la valeur fonctionnelle qui lui est accordée, sont en effet deux des aspects qui apparaissent le plus régulièrement dans les contributions.

Dans le premier article, intitulé « Don Rodrigo » (pp. 13–24), Nataliya Nóvikova, de l'Université M. V. Lomonósov de Moscou, s'intéresse à la figure du dernier roi wisigoth à travers un cas peu étudié, celui des réécritures du mythe par l'écrivain russe Alexander Pushkin. Après avoir retracé la formation du mythe de Don Rodrigue (ou Rodéric) du Moyen âge au siècle des Lumières, Nataliya Nóvikova étudie deux poèmes composés par Pushkin aux alentours de 1835, en plein romantisme, c'est-à-dire à un moment où les écrivains se passionnent pour ce qui est authentiquement national. L'auteure s'attache à démontrer la part de l'influence sur Pushkin d'un poème de l'Anglais Southey<sup>7</sup> et la part de création personnelle de l'écrivain russe, comme l'emploi d'un mètre espagnol ou une tendance introspective marquée. Tout l'intérêt de cet article, outre le fait de porter à la connaissance du lecteur une réécriture méconnue, réside dans la mise au jour d'une circulation européenne du mythe, de l'Espagne vers l'Angleterre puis vers la Russie. On aurait néanmoins apprécié une étude plus globale encore de cette circulation, comprenant par exemple une analyse de l'œuvre de Walter Scott, *The Vision of Don Roderick* (1811), ou des légendes de l'Américain Washington Irving.

Dans le second article (pp. 25–37), Carmen Servén Díez, de l'Autónoma de Madrid, étudie la figure de la reine médiévale Urraca de Castille et León. Elle démontre tout d'abord la dimension peu objective des apports historiographiques la concernant : que ce soit au XII<sup>e</sup> ou au XIX<sup>e</sup> siècle, cette reine pâtit d'une image de femme plus intéressée par les hommes que par le gouvernement, ce que remet en cause un historien actuel. L'auteure analyse ensuite la biographie romancée de la reine Urraca publiée par l'écrivaine Pilar Sinués en 1878.<sup>8</sup> Cette œuvre est marquée par un double mouvement : d'un côté, Sinués entend démentir l'image négative de la reine diffusée par les historiens, dans un mouvement de démythification ; de l'autre, elle fait œuvre de fiction, réécrivant l'histoire d'Urraca au prisme de son temps en brochant, par exemple, le portrait d'une

---

<sup>6</sup> « [...] comment les écrivains, artistes et intellectuels de l'époque accordent une signification historique spécifique aux figures et aux récits du passé national [...] [et] [c]omment les écrivains du XIX<sup>e</sup> siècle utilisent ces narrations pour traiter de questions contemporaines ».

<sup>7</sup> Southey, Robert, *Roderick the Last of the Goths* (1814).

<sup>8</sup> Sinués, Pilar de, *Reinas mártires, leyendas originales. Segunda serie*, Madrid : Saturnino Calleja, 1878.

reine romantique. La critique souligne également la forte dimension idéologique de la biographie romancée de Pilar Sinués : premièrement, le but de celle-ci étant de laver l'honneur d'Urraca contre les supposées calomnies des historiens, elle dépeint une martyre plus qu'une gouvernante ; deuxièmement, en tant que femme écrivain au XIX<sup>e</sup> siècle, elle s'inscrit dans une perspective édifiante destinée à l'éducation des jeunes bourgeoises, amenées à être de bonnes mères et de bonnes épouses. L'article se termine par l'évocation de réécritures contemporaines du mythe d'Urraca, fondées sur l'œuvre de Pilar Sinués et qui mériteraient une étude séparée.

Dans le troisième article, intitulé « La judía de Toledo » (pp. 39–50), Nettah Yoeli-Rimmer, de l'Université de Gand, s'intéresse à la légende de Rachel, la maîtresse juive du roi Alphonse VIII, qui fut assassinée par des nobles jaloux de son influence sur leur monarque. Après avoir rappelé les origines de la légende, Nettah Yoeli-Rimmer analyse en détail trois œuvres espagnoles publiées entre 1778 et 1862 et une version autrichienne datant de 1851, qui prennent la belle juive comme héroïne. L'auteur développe un parallèle intéressant entre le contenu historique du drame néo-classique *Raquel* (1778), de Vicente García de la Huerta, et le contexte de l'époque, le point commun étant le ressentiment des nobles vis-à-vis d'un roi qui entendait diminuer leur pouvoir. Au XIX<sup>e</sup> siècle, Joaquín Pardo de la Casta publie un roman historique également intitulé *Raquel* (1852) qui constitue une proposition moins politisée que l'œuvre néo-classique. Nettah Yoeli-Rimmer étudie un cas d'intertextualité avec l'œuvre de Cazotte, *Rachel ou la belle juive* (1778), lui-même inspiré par le drame de García de la Huerta : l'influence du célèbre auteur du *Diable amoureux* sur Pardo de la Casta est particulièrement visible dans les éléments surnaturels de l'œuvre (miroir et potions magiques). Le critique poursuit par l'étude du drame *Raquel* (1862), de Pedro Pardo de la Casta, une réécriture presque exacte du roman historique de 1852, exception faite de la fin qui, contrairement à toutes les versions précédentes et à la tradition littéraire catholique, ne réserve pas un destin tragique aux personnages juifs. Cet article passionnant se clôt sur une analyse de *Die Jüdin von Toledo* (1851), de Franz Grillparzer, une œuvre qui apparaît dans un contexte de débat dans l'Empire Austro-Hongrois quant à l'émancipation des Juifs. L'opposition entre l'héroïne aux traits négatifs et un autre personnage plus positif, Esther, montre bien l'ambivalence du pays, tout comme de l'Espagne, vis-à-vis de ce peuple qui provoque en même temps crainte et fascination.

Dans le quatrième article (p. 51–61), María José González Dávila, de l'Université de Gand, s'intéresse à la figure controversée du roi Pedro I<sup>er</sup> et cherche à montrer que la représentation de ce monarque dans la littérature évolue en fonction de l'idéologie politique des écrivains qui le mettent en scène. Par exemple, dans sa pièce de théâtre *Blanca de Borbón* (1831), José de Espronceda

présente un roi cruel qui empoisonne sa femme, justifiant ainsi l'intervention de son frère Enrique pour le détrôner. Pour l'écrivain romantique exilé, le roi médiéval devient un symbole de la tyrannie d'un autre roi, contemporain de l'auteur, Ferdinand VII et, selon María José González Dávila, l'enfermement de Blanca de Borbón serait une métaphore de l'absence de liberté du peuple espagnol, dont le salut ne pouvait venir que de l'étranger, et plus particulièrement de la France. L'auteure étudie ensuite d'autres œuvres dans lesquelles l'image du roi est moins sévère tandis qu'Enrique apparaît comme un traître à sa patrie : le roman historique *El primogénito de Albuquerque* (1833), de Ramón López Soler, la pièce *El zapatero y el rey* (1840–1842), de José de Zorrilla, et trois œuvres de Telesforo Trueba y Cosío. On peut regretter que, malgré sa promesse de départ et son corpus pertinent, cet article soit beaucoup trop sommaire là où on aurait attendu des études plus précises des textes.

Ce n'est pas le cas de l'article suivant (pp. 63–81), dans lequel Jérôme François, de l'Université de Liège, étudie le processus de mythification de la célèbre entremetteuse Célestine. Après avoir rappelé quelques données concernant la réception de *La Celestina*, de Fernando de Rojas, jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle, l'auteure s'intéresse à la comédie de magie de Juan de Hartzbusch, *Los polvos de la madre Celestina*, datant de 1840. Cette pièce de théâtre est symptomatique d'une tendance qui se poursuivra au XX<sup>e</sup> siècle, qui insiste sur une facette de Célestine, celle de la sorcière. Dans l'article « costumbriste » de Serafín Estébanez Calderón, « La Celestina », publié dans *Los españoles pintados por sí mismos* (1844), cette dimension du personnage est également mise en avant, mais un autre aspect du personnage, son métier d'entremetteuse, est aussi évoqué. En effet, la critique signale que la publication de cet ouvrage intervient dans un contexte de débats autour de la légalisation de la prostitution. Enfin, à la fin du siècle, l'héroïne problématique devient l'incarnation de l'identité nationale, aux côtés de Don Juan et de Don Quichotte. Jérôme François conclut son article par une remarque qui peut également s'appliquer aux autres mythes étudiés dans l'ouvrage : la figure de la Célestine se caractérise, selon elle, par sa plasticité dans la mesure où elle est susceptible de devenir le support de divers discours sociaux, politiques et esthétiques.

Dans « Las naves de Cortés » (pp. 83–101), Eva Lafuente, de l'École Polytechnique de Paris, cherche à retracer la transformation d'un récit historique, celui de la destruction des bateaux de Cortés, sur son ordre mais sans sa présence, afin d'éviter la fuite de ses troupes, en légende, celle de l'incendie des navires provoqué par le conquistador lui-même. Après avoir rappelé le contexte de construction nationale caractéristique du XIX<sup>e</sup> siècle et la volonté de l'Espagne de combattre la légende noire forgée au siècle précédent, Eva Lafuente signale que, en 1825, Antonio Solís est le premier à publier un ouvrage contenant une illustra-

tion qui montre Cortés à côté de ses navires incendiés. Ensuite, elle étudie différentes œuvres (deux pièces de théâtre, un tableau et un opéra) ayant vu le jour dans la décennie de 1860, et explique que, en 1861, l'intervention de l'Espagne au Mexique s'est accompagnée d'une exaltation de la figure de Cortés. Dans ce contexte, l'incendie des navires est devenu un épisode central grâce à sa dimension visuelle, accrue par les « effets spéciaux » du théâtre et même de l'opéra. Eva Lafuente remarque que ce n'est qu'à partir des années 1880 que la vérité historique s'est à nouveau imposée. Cet article à la thématique originale et au corpus varié est complété par la reproduction bienvenue des illustrations précédemment citées.

Dans le septième article, intitulé « Felipe II y el príncipe Don Carlos » (pp. 103–121), Fernando Durán López, de l'Université de Cadix, compare deux essais qui, chacun à leur manière, ont contribué au processus de démythification du roi Philippe II, particulièrement dans sa relation avec son fils Don Carlos. Il rappelle tout d'abord que la légende noire présente ce monarque comme le « Tibère espagnol », accusé de tyrannie et de cruauté vis-à-vis de son fils. Le premier essai est *Historia crítica de la Inquisición de España* (1822) de Juan Antonio Llorente, un chanoine *afrancesado*<sup>9</sup> qui entend réhabiliter l'image de Philippe II, en démontant celle du prince. Contrairement à de nombreuses œuvres antérieures, Llorente brosse un portrait peu flatteur de Don Carlos, qui, de prince idéal et martyr, devient un véritable traître ayant cherché de l'aide à l'étranger. À l'inverse, Philippe II ne serait pas un tyran cruel mais un roi soucieux de préserver son royaume. En 1822, l'exilé Blanco White publie à Londres deux articles qui s'appuient sur les documents de Llorente mais avec une interprétation différente : tandis que Philippe II est diabolisé, Don Carlos est disculpé de nombreuses fautes, certaines étant même imputées à la mauvaise éducation prodiguée par son père. Fernando Durán López montre que ces deux essais, quoiqu'aboutissant à des conclusions différentes, utilisent une même méthodologie critique en tentant de démythifier la légende noire. Il constate également que les écrivains romantiques n'ont eu que faire de ces discours historiques et qu'ils ont, au contraire, insisté sur les aspects les plus romanesques de la légende, comme l'intervention de l'Inquisition ou la relation amoureuse supposée entre Don Carlos et la reine.

Le huitième article, « Abén Humeya » (p. 123–143), d'Alberto Romero Ferrer, de l'Université de Cadix, a pour thème la figure de Fernando de Valor y Córdoba, chevalier chrétien qui dirigea la révolte des Maures à Grenade contre Philippe II. L'auteur retrace le processus de mythification de ce chevalier en le rapprochant

---

<sup>9</sup> Ce terme désigne ceux qui ont soutenu Joseph Bonaparte et les Français durant la Guerre d'Indépendance espagnole.

de la figure littéraire du Maure, personnage ambigu par excellence. Au XIX<sup>e</sup> siècle, il démontre qu'Abén Humeya devient le symbole de l'ouverture et de la tolérance, à l'inverse du fanatisme des chrétiens. Cette réappropriation de l'Espagne musulmane apparaît sous la plume des exilés tels que Pablo de Mendibil, Telesforo de Trueba, Joaquín de Mora, Martínez de la Rosa, ou encore le duc de Rivas, qui représentent Abén Humeya au prisme de leur propre individualité romantique : le chevalier est un héros qui lutte pour la liberté, comme eux, et qui est voué à une fin tragique. Alberto Romero Ferrer termine son article, malheureusement trop sommaire et quelque peu brouillon, par l'évocation d'œuvres de la fin-de-siècle qui ne gardent de ce mythe que la teinte orientaliste, en occultant la dimension politique.

Dans l'article suivant (pp. 145–157), Lieve Behiels, de l'Université de Louvain, s'intéresse à un sujet original, celui de la représentation de l'Espagnol aux Pays-Bas, à travers la figure du duc d'Albe, gouverneur de cette ancienne région de l'Empire espagnol de 1567 à 1573. Elle étudie un roman d'aventures publié aux Etats-Unis et traduit en néerlandais qui présente les Anglais et les Néerlandais comme les bons, et les Espagnols comme les méchants. Le duc y est décrit de façon négative, tant du point de vue moral (orgueil, cupidité) que du point de vue physique (yeux de serpent). À l'instar d'autres contributeurs de l'ouvrage, Lieve Behiels replace cette œuvre dans son contexte car, si la légende noire fait partie intégrante de la mythologie nationale aux Pays-Bas, le roman n'est pas non plus apparu par hasard aux Etats-Unis : il a été publié au moment de la guerre entre Cuba et l'Espagne, dans laquelle les Etats-Unis sont intervenus. Ainsi, la propagande américaine visant à délégitimer l'Espagne a réutilisé les stéréotypes habituels véhiculés par la légende noire : que ce soit aux temps de Philippe II ou à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, le gouvernant espagnol est toujours accusé de cupidité et de tyrannie.

Dans le dixième article, intitulé « El conde de Villamediana » (p. 159–171), Isabel Román Román, de l'Université d'Estrémadure, revient sur la figure du satiriste don Juan de Tassis, dont l'assassinat le 21 août 1622 a fait couler beaucoup d'encre, car les contemporains ont soupçonné la participation du roi Philippe IV ou de son favori le comte-duc d'Olivares dans ce meurtre. La critique analyse le mécanisme de mythification du comte de Villamediana selon deux facettes opposées : chez la majorité des écrivains du XIX<sup>e</sup> siècle, le comte est représenté comme un homme libre, victime de la jalousie des courtisans tandis que, pour une minorité, c'est un Don Juan diabolique et diffamateur. Isabel Román Román énumère ensuite les œuvres relevant de l'une ou l'autre des représentations, un *romance* du duc de Rivas, deux pièces de théâtre de Patricio de la Escosura pour la première, un conte anonyme, un discours et une pièce de théâtre de Juan de Hartzenbusch pour la seconde. Ici encore, bien que cet article donne des pistes

intéressantes, on peut regretter que son auteure n'approfondisse pas suffisamment l'étude de chaque œuvre.

L'avant-dernier article sur le mythe de « la Perricholi » (pp. 173–189), de Harmut Nonnenmacher de l'Université de Fribourg, étudie la formation d'un mythe national péruvien, en se penchant sur la circulation des idées entre l'Europe et l'Amérique latine au XIX<sup>e</sup> siècle. Harmut Nonnenmacher montre que le mythe de la Perricholi, actrice métisse qui devient la maîtresse du vice-roi provoquant un véritable scandale dans l'aristocratie créole, tire son origine d'une œuvre de Prosper Mérimée, *Le carrosse du Saint-Sacrement* (1829). Mérimée s'est certainement inspiré des récits de voyage de deux Anglais à Lima au début du XIX<sup>e</sup> siècle, et son œuvre a elle-même inspiré un vaudeville et un opéra bouffe. Le personnage est alors si populaire qu'il devient un passage obligé dans les récits de voyage (Radiguet) et que des écrivains péruviens (José Lavalle, Ricardo Palma) se le réapproprient. L'auteur de l'article signale néanmoins des différences entre les représentations de la Perricholi, les œuvres françaises soulignant plutôt le conflit politique entre les classes sociales tandis que les écrivains péruviens insistent plus sur la contrition religieuse de l'actrice. Harmut Nonnenmacher analyse également les croisements entre le mythe de la Perricholi et celui de Carmen, puis évoque les différentes lectures de ce mythe pluriel au XX<sup>e</sup> siècle, où l'actrice devient tour à tour l'incarnation de la nation péruvienne, du métissage, de la libération de la femme et de la lutte du peuple contre l'oligarchie. Il conclut son article passionnant en indiquant que le mythe de la Perricholi constitue le parfait exemple de la circulation des thèmes dans le « système littéraire mondial » du XIX<sup>e</sup> siècle, selon l'expression de Franco Moretti.

Dans le dernier article, qui a pour titre « El emigrado político » (pp. 191–202), David Loyola López, de l'Université de Cadix, étudie la figure de l'émigré espagnol : si l'écrivain exilé avait déjà été évoqué précédemment comme créateur de mythes, ici l'auteur inverse la perspective puisqu'il l'envisage comme objet du processus de mythification. Il signale tout d'abord que des deux positionnements traditionnels face à l'exil, l'émigré pouvant être mélancolique ou au contraire plein d'espoir, le premier est de loin le plus fréquent concernant les exilés espagnols. Ensuite, il bat en brèche l'idée préconçue selon laquelle l'émigré politique viendrait nécessairement d'une classe sociale élevée. En revanche, l'autre stéréotype qui voudrait que les Espagnols soient peu enclins à s'intégrer dans leur pays d'accueil, serait plutôt conforme à la réalité, selon lui. Enfin, David Loyola López s'intéresse à deux œuvres ayant contribué à façonner le mythe de l'émigré politique, *Recuerdos de un anciano*, qui est l'autobiographie de l'exilé José Alcalá Galiano, et *La maison désolée*, de Dickens. Une nouvelle fois, malgré un point de départ prometteur, l'article pêche par manque d'analyses précises. De plus, l'inscription de l'émigré politique dans la thématique de la « mythification

du passé espagnol » apparaissant dans le titre de l'ouvrage, semble aller beaucoup moins de soi que les autres figures évoquées précédemment.

Au terme de ces réflexions, l'épilogue, écrit par Fernando Durán López et Alberto Romero Ferrer et intitulé « Mitos viejos, mitos nuevos » (pp. 203–210), permet de faire apparaître des éléments communs tirés des différentes contributions et de justifier a posteriori certains partis pris. Ainsi, le corpus extrêmement varié étudié par les contributeurs (poèmes épiques, romans d'aventures, biographies, livres de voyage, opéras, essais, illustrations, etc.), qui pourrait sembler manquer de cohérence, constitue en réalité le signe du « caractère protéique » des mythes du XIX<sup>e</sup> siècle (p. 203). De même, le choix de mythes de siècles différents, allant même jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle dans le cas de l'émigré politique, démontrerait que le processus de mythification est en constante évolution et production de sens. Les deux contributeurs reviennent sur la dimension idéologique associée aux mythes, qui a été mise en avant dans l'ensemble des articles : un des principaux apports de l'ouvrage est sans aucun doute d'avoir montré comment chaque figure est réutilisée dans un contexte particulier qui lui prête un sens nouveau en fonction d'un intérêt souvent politique. Fernando Durán López et Alberto Romero Ferrer remarquent enfin de façon tout à fait pertinente un aspect paradoxal du processus de mythification dans la mesure où il participe à la construction nationale tout se nourrissant bien souvent de l'extérieur, ce que l'ouvrage a bien montré : « La nación, paradójicamente, suele ser lo menos nacional que existe, solo habita en el intercambio de miradas entre nosotros y ellos » (p. 210)<sup>10</sup>. De la même manière, cet ouvrage se nourrit de la diversité de ses contributeurs et de leurs méthodologies, ce qui conduit à une ouverture fort appréciable de l'horizon traditionnel des études sur le XIX<sup>e</sup> siècle, même si on peut regretter, malgré tout, l'inégalité des articles qui le composent.

---

**10** « La nation, paradoxalement, est habituellement la chose la moins nationale qui soit, elle ne demeure que dans l'échange de regards entre eux et nous ».